

QUELQUES PORTRAITS DE MESSINS DU XIX^e SIÈCLE AU CIMETIÈRE DE L'EST

Une promenade dans la nécropole de Metz est l'occasion de nous souvenir de la vie engagée de nos concitoyens et de ressusciter leurs œuvres. Quelques figures de proue s'en détachent et nous sont plus présentes que d'autres, tout simplement parce que leurs compagnons de route ont eu l'opportunité d'immortaliser leur visage. Parmi la trentaine de portraits du XIX^e siècle que nous avons relevés au cimetière de l'Est, nous nous arrêterons spécialement aux différents maires, à quelques industriels ou artistes et à trois femmes.

De plus, il nous plaît de rappeler le nom de quelques sculpteurs de « chez nous », bien qu'ils se soient illustrés ailleurs, contraints de quitter la ville, lors de l'Annexion. Nous ne dirons jamais assez, combien et tant de fois, notre région s'est vidée de ses enfants. C'est peut-être le secret de sa vitalité ! Sans chauvinisme, nommons très haut quelques-uns de ceux qui sont partis pour Paris ou Nancy où ils ont contribué grandement à l'épanouissement des arts de l'époque.

On rétorquera que l'art du XIX^e siècle n'a guère de titres de noblesse : hétéroclite par nature, il puise à toutes les Écoles et se retrouve composite et éclectique. Remarque justifiée, bien que la spécificité de ce siècle fût précisément de créer des Arts Décoratifs fort intéressants : le Musée d'Orsay en témoigne. On y trouve d'ailleurs la signature de ceux que nous étudions ici. Des bronzes aux meubles qui décorent les demeures bourgeoises en passant par les statues et les fontaines qui « poussent » sur les places publiques et jusqu'aux médaillons de bronze et aux vitraux qui rehaussent l'art des sépultures, nous n'avons que l'embarras du choix.

Notre étude porte principalement sur les médaillons de bronze. Cet art n'est pas une invention du siècle dernier puisque le secret de sa fabrication⁽¹⁾, étape clé de l'évolution technologique de l'Homme sur la Terre, se situe 3000 ans avant notre ère et que ses productions inondent tout le bassin méditerranéen. Sa fonction primitive est d'ordre culturel : le bronze était destiné à la reproduction en série d'armes, de bijoux et de figurines de toutes sortes à déposer dans les tombeaux. Mais sans doute, certaines effigies d'empereurs ont-elles été réalisées en pièce unique comme pour fixer éternellement, dans un matériau impérissable, les traits adorés de la divinité ou du souverain⁽²⁾.

Les médaillons de bronze de nos nécropoles appartiennent plutôt à cette dernière catégorie. D'une part, on y décèle une certaine vénération collective puisque, souvent, les monuments sont élevés par souscription.

1) Alliage de cuivre et d'étain.

2) KJELLBERG Pierre, *Les bronzes du XIX^e, dictionnaire des sculpteurs*, Paris, 1987, p. 19.

C'est le cas pour les maires de Metz et les directeurs des écoles. D'autre part, le courant romantique remet à l'honneur portrait individuel, faits d'armes et actions d'éclat, et surtout la représentation des vertus humaines et familiales vécues au quotidien et non plus symbolisées par d'impersonnelles divinités. Charles Pêtre et Emmanuel Hannaux qui signent à eux deux plus d'une dizaine de portraits ont su reconstituer cette réalité messine dans une facture digne d'éloges. Une étude ultérieure pourrait inventorier la statuaire du XIX^e siècle, visible à Metz et en Lorraine, signée Pêtre, Fratin, Hannaux.

Les portraits du cimetière de l'Est de Metz

Nom du défunt		Profession	Nom de l'artiste	Section
Antonowitsch K.	1881-1912	mère au foyer	?	F
Bezanson P.	1804-1882	industriel, maire de Metz	E. Hannaux	C
Bouteiller Ch. de	1786-1850	colonel d'artillerie		détruit
Charpentier F.	1845-1892	femme	?	E
Cordonnier J.B.	1817-1892	chanoine de la cathédrale	?	
Copeaux (couple)	1859-1940		?	H
Cuny A.	1857-1883		maison Thiria	Nord
Desvignes V.	1805-1853	fondateur de l'École de Musique	C. Pêtre	Nord
Dufour G.	1769-1842	militaire, maire de Metz	Pioche	Ouest
Féry A.			Dujardin	Nord
Hurlin J.				
Guyot E.	1829-1855	élève à l'Ecole d'Application	Petitmangin	Ouest
Jung N.	1852-1924	maire de Metz	E. Hannaux	entrée
Lasaulce J.A.	1799-1865	fondateur de l'École Normale	C. Pêtre	Sud
Maguin M.	1891-1916	« soldat jeune »	Dechin	C
Maréchal F.	1798-1871	médecin, maire de Metz	C. Pêtre	Sud
Mitanchez F.	1819-1898	marbrier		C
Moitrier E.	1837-1908	industriel	J. Janin	F
Mongin F.B.	1757-1837	prêtre et professeur	Abel André	murs
Morlanne E.P.	1772-1862	fondateur de la Maternité	E. Hannaux	en ville
Muel A.	1816-1886	architecte	E. Hannaux	D
Pêtre H.	1832-1870	professeur de musique	C. Pêtre	Nord
Pioche J.A.	1762-1839	sculpteur	lui-même ?	Nord
Potot N.M.D.	1771-1837	militaire et jésuite	Deny	Ouest
Pünnel N.	1847-1909	Kreisschulinspector	Piodi	G
Scoutetten R.H.J.	1799-1871	médecin militaire	C. Pêtre	Sud
Simon F.G.	1768-1834	banquier	F. Derre	Sud
Simon H.C.	1793-1850	banquier	C. Pêtre	Sud
Sturel S.	1817-1871	entrepreneur de bâtiments	C. Pêtre	Sud
Thouvenel A.E.	1818-1866	ministre des Aff. étrangères	?	Est
Vautrin P.	1876-1938	maire de Metz	P. Niclausse	entrée

Deux grands sculpteurs

Charles Pêtre est né le 27 mars 1828 d'une famille de condition modeste : son père, Charles Augustin (1789-1863) était vinaigrier puis brasseur et marchand de vin en gros et son grand-père François (1756-1830) était tonnelier à Faily⁽³⁾. En 1844, il commence à dessiner à l'école municipale de Metz sous la direction de Desanges, puis, grâce à une bourse de la ville de Metz, entre à l'École des Beaux-Arts de Paris en 1847 et travaille à l'atelier du sculpteur Armand Toussaint (1806-1862). En 1861, à l'Exposition Universelle de Metz, il reçoit une médaille de 1^{re} classe et, en 1863, une mention honorable au Salon de Paris où, dorénavant, il expose chaque année jusqu'en 1878. A Metz de 1863 à 1873, il enseigne le dessin et le modelage à l'École municipale de dessin puis rejoint Nancy comme professeur à l'École Supérieure. En 1879, il est nommé Inspecteur de l'enseignement du dessin et devient, en 1881, directeur de l'École des Beaux-Arts de Bourges où il meurt en octobre 1907.

Dès 1852, Metz regrette qu'il fasse défaut à une exposition d'où dateront presque toutes les réputations rivales de la sienne : « nous aurions voulu faire apprécier le progrès d'un jeune homme en qui de jolis médaillons et quelques bustes avaient révélé un sentiment juste et un précoce amour de l'élégance et de la simplicité »⁽⁴⁾. Qu'il nous suffise de nommer quelques-unes de ses œuvres. A Metz, la statue du *Maréchal Ney* (1864) et *La Source* (1872), sur l'Esplanade, toutes deux parmi les plus connues; les portraits : au Musée de Metz, *M. Bouchotte* (1866) et *Auguste Rolland* (1849); *saint Louis* (place Saint-Louis). Au cimetière de l'Est, nous trouvons le médaillon en marbre représentant l'effigie de *Henri Christophe Simon* (1855), *La Ville de Metz* et le buste de *Félix Maréchal*, tous deux sur le tombeau de ce dernier, et les médaillons de bronze de *Victor Desvignes* (1854), de *Jean Adolphe Lasaulce* (1866) (fig. 1), *Hortense Pêtre* (femme du sculpteur, 1870) (fig. 2) et de *Robert Henri Scoutetten* (1871). Il signe d'autres œuvres dans la région : *La Princesse Henri des Pays-Bas* pour le Luxembourg, *La Ville de Strasbourg*, *La Ville de Lunéville*, *Jeanne d'Arc* (Neufchâteau). Nancy possède une *Jeune Femme riant* (buste, 1864) et *Le Maréchal Ney*, une réduction de la statue de l'Esplanade de Metz⁽⁵⁾.

Veuf en 1838, Hachem Hannaux (1804-1858), marchand né à Freistroff, épouse l'année suivante Pauline Lajeunesse (1815-1887), de Delme, qui lui donne huit enfants. Myrthil née en 1840, Sara née en 1843, mariée à Jacob Samuel, boucher, père de Georges Samuel, avocat et adjoint au maire, Édouard né en 1844, Marx (1846-1925) directeur de banque et président du Consistoire Israélite, Émilie née en 1849, Jules

3) BENEZIT Emmanuel, *Dictionnaire des peintres, sculpteurs et graveurs*, Paris, 1976, p. 628.

4) GANDAR dans *L'Union des Arts*, Metz, juillet-août 1852, p. 84.

5) KJELLBERG Pierre, *o.c.*, p. 539.



Fig. 1. Jean-Adolphe Lasaulce.



Fig. 2. Hortense Pêtre.

(1850-1895) employé de banque, Emmanuel (1855-1934) sculpteur statuaire qui nous intéresse et Lazard (1856-1901) employé de banque.

Dès l'âge de six ans, Emmanuel fréquente l'école israélite de Metz administrée par son grand-oncle Gerson-Lévy, également directeur de l'*Indépendant de la Moselle*. A 13 ans, il est envoyé à Strasbourg où il apprend la sculpture sur bois. De retour à Metz, il suit les cours de dessin et de modelage de Charles Pêtre mais en 1871, il opte pour la nationalité française et se fixe à Paris où il entre enfin à l'École Nationale des Beaux-Arts. Élève d'Augustin Alexandre Dumont (1801-1884), de Gabriel Jules Thomas (1824-1905) et de Jean-Marie Bonnassieux (1810-1892), il expose, à partir de 1878, chaque année au Salon de Paris. En 1880, il est second prix de Rome. Rappelons qu'il est cousin de Moïse Alcan et parent de l'ancien grand rabbin Lambert en fonction à Metz de 1836 à 1863⁽⁶⁾. Il épouse en 1888 Lucie Aron, originaire de Strasbourg, première femme reçue en 1885 à l'agrégation de Mathématiques et professeur, jusqu'en 1923, au lycée Fénelon, de qui il aura un fils, Paul (1897-1954), peintre de paysage, de portraits et de compositions dont les œuvres se trouvent à Paris, Metz, Bayonne, à Alger, Oran, en Espagne, en Hollande... Son petit-fils Luc Michel est cinéaste⁽⁷⁾.

En dehors des quatre médaillons de bronze visibles au cimetière de l'Est de Metz : sépultures *Bezanson* (section C), *Jung* (entrée), *Muel* (section D) (fig. 3) et *Morlane* (Ouest), nous pouvons voir à Metz les bustes du *baron Ladoucette* et de *François Curel* (1907); à Nancy, *L'enfant prodigue* et *Orphée Mourant*; à Paris, *Le poète et la sirène*, 1903 (Musée d'Art Moderne) et *Madame Hannaux* (Musée d'Orsay)⁽⁸⁾. Fidèle à la Lorraine, il nous a laissé également le monument des *Soldats français morts devant Metz en 1870*, érigé à Noisseville et inauguré en 1908, celui du *Poilu Libérateur*, inauguré à Metz par le Président Poincaré en 1922 mais détruit par les Allemands en 1940, la statue de *David Bloch* à Guebwiller (1922), le monument *Erckmann-Chatrian* à Phalsbourg (1922), le monument funéraire de *Mgr Dupont des Loges* à la cathédrale de Metz et le buste de *Victor Schoelcher* au cimetière du Père Lachaise à Paris. L'inventaire des Musées de Metz consigne une vingtaine de ses œuvres.

Les médaillons signés Pêtre

Victor François Desvignes est né à Trèves le 5 juin 1805 et se marie à Metz le 9 mai 1832 avec Marguerite Knecht née en 1808⁽⁹⁾. Celle-ci, professeur de musique, est fille d'un drapier et petite-fille d'un fabricant de cordes de violon qui eut deux enfants, Jean Aimé Valentin (1833-1859)

6) BENEZIT E., o.c., p. 628.

7) TRIBOUT DE MOREMBERT, *Dictionnaire de biographie française*, Paris, 1986, p. 582.

8) KJELLBERG Pierre, o.c., p. 375.

9) BARBÉ J.J., *Documents généalogiques de Metz 1792-1870*, Metz, 1934, p. 93.



Fig. 3. André Muel.

et Valentine (1834-1873) professeur de musique. Quant à lui, il est fils de Marc Desvignes (1766-1842) né à Dole, artiste lyrique, professeur de musique ou plutôt directeur de théâtre ambulant, et de Louise Georgette Lacaille (1764-1847). En fait, ses parents sont comédiens de province, « profession aventureuse et précaire » s'il en est. C'est dans cette troupe que, dès l'âge de 5 ans, Victor apprend le violon et commence à être chef d'orchestre de vaudeville en parcourant la France. On les rencontre à Amiens, La Rochelle, Chartres, Metz, Clermont et Moulins. « On ne lui enseigne rien de façon régulière, ni les sciences, ni l'histoire, ni sa langue, ni même la musique. Tout ce qu'il sait, il le doit à l'instinct et à l'usage. »⁽¹⁰⁾ Cependant, après un bref séjour à Paris, pour des études d'harmonie, il reprend sa vie nomade, jusqu'au jour où il se fixe à Metz comme chef d'orchestre et directeur de théâtre.

Dès lors, Victor Desvignes qui a toutes les qualités de professeur et qui aime son art avec passion, n'a qu'une idée. Celle de fonder à Metz une école de musique. Après bien des difficultés, c'est en 1835 qu'il réalise son rêve qui coïncide avec l'introduction du chant dans les écoles primaires de la ville. Enfin, par ordonnance du 16 août 1841, cette école

10) MOUZIN, *École de Musique, Esquisse historique*, Metz, 1864, 90 p. et QUÉPAT Nérée, *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle*, Paris-Metz, 1887, 620 p. Liste de ses œuvres p. 136.

est érigée en succursale du Conservatoire de Paris. Il fonde ensuite la Société de Concerts. Compositeur, il n'a pas cessé de publier à Paris ou de faire exécuter (dans son salon ou dans l'atelier de M. Maréchal, dans les églises, les concerts et l'École de Musique) de nombreuses productions dans les genres et les styles les plus variés. « Tout ce que le plus cher de ses amis, M. Maréchal a fait pour la peinture, Desvignes le fit pour son art », la musique et le théâtre. Une souscription auprès de ses élèves pour l'érection du tombeau a réuni la somme de 635 F. C'est un modeste monument portant en méplat les emblèmes de la musique surmontés d'un médaillon de bronze à son effigie.

Né à Metz, Jean Adolphe Lasaulce (1799-1856) y fait ses études au Collège. Il contracte un premier mariage avec Jeanne-Marie Antoinette Remy morte en 1825, dont il eut un fils, Eugène, futur garde général des Forêts, qui épousera Françoise Fanny Duteurte dite Dumanoir. En 1826, il épouse en secondes noces Isabelle Grisel (1801-1870) fille d'un avoué à la Cour Royale. De ce mariage naissent cinq enfants : Marie Victoire née en 1827, mariée à Georges Alexis Guillemard né en 1818 à Mont-Saint-Martin, conducteur des Ponts-et-Chaussées, Adèle née en 1830, mariée à Charles Wolf, Lucien-Édouard né en 1833, inspecteur des Contributions directes et marié à Marguerite Léonie Burtin, Valentin-Octave né en 1836, capitaine d'infanterie et Edmond (1840-1858) étudiant⁽¹¹⁾.

Adolphe Lasaulce enseigne successivement à Sedan (1820), Verdun (1822-1827) et Sarreguemines⁽¹²⁾. En décembre 1828, il fonde un établissement libre d'instruction. Simultanément, il prend une grande part à l'organisation de l'École Normale primaire de Metz dont il reçoit la direction en 1832. Dès lors, cet établissement devient sa préoccupation essentielle. Tout en professant aux Cours Industriels (arithmétique et algèbre élémentaire), il s'est réservé à l'École Normale l'enseignement des Sciences Naturelles. Il écrit quelques traités de vulgarisation pédagogique (*Maître Pierre* et *Jacques l'Instituteur*) ou sur les sciences naturelles. En 1859 une remarquable *Notice sur les Cours Industriels* fondés en 1825 révèle le professeur sérieux⁽¹³⁾. Il a contribué à la fondation de la Société d'Histoire Naturelle de la Moselle et du Comice agricole de l'arrondissement de Metz et appartient également à l'Académie de Metz et à la Société d'Horticulture de département de la Moselle. Au milieu de toutes ces activités, il a trouvé le temps d'être poète; donnons-lui la parole pour apprécier à sa juste valeur, la profondeur de son expression : « Partout où la lumière se glisse, je vois mille effets charmants, mille fantaisies de formes et de tons dont la grâce semble avoir toujours le secret (...) J'étouffe derrière les rideaux, je hais les

11) BARBÉ, o.c., p. 194.

12) QUÉPAT, o.c., p. 282-283.

13) CHABERT, *Mémoires de l'Académie de Metz*, 1866-67.

contrevents (...) La fenêtre de l'artisan est presque toujours la place où se réfugie le peu de poésie qui embellit sa demeure. Toutes les fois que vous verrez quelque pauvre fenêtre coquettement garnie de fleurs, soyez sûrs que dans ce logis règnent l'ordre, le travail, les mœurs douces et déjà je ne sais quelle délicatesse de sentiments trop rare dans les conditions pauvres. »⁽¹⁴⁾

Professeur de musique, Catherine Adélaïde *Hortense* Carré (Strasbourg, 25 novembre 1832 - Metz, 22 avril 1870) fut l'épouse de Charles Pêtre qui immortalisa dans le bronze les traits de son visage.

Félix Maréchal appartient à une famille de médecins de père en fils sur quatre générations. Né à Metz le 24 novembre 1798, il étudie à Paris puis à Montpellier où, chef de clinique externe à l'Hôtel-Dieu Saint-Éloi, il est reçu docteur en 1821 au terme d'une thèse sur les affections cancéreuses. De retour à Metz, il consacre sa vie à soulager misères et infortunes de l'humanité, toujours soucieux de perfectionner ses connaissances.

En 1831, accompagné de Scoutetten, il est chargé d'aller à Berlin étudier le choléra qui éclate dans nos murs l'année suivante et qui offre ainsi un vaste champ de dévouement aux médecins. Après six mois de lutte contre le fléau, il retrace de main de maître l'histoire de l'épidémie : son style est clair, précis et ordonné, alliant la sobriété du jugement à la sagacité du praticien. On lui doit également un résumé de l'histoire de l'hospice Saint-Nicolas.

A côté de son activité professionnelle, Félix Maréchal est désigné depuis longtemps, par l'opinion publique, pour remplir les fonctions de maire de Metz (1854) où « il ne cessera de jouer un rôle exceptionnellement important » jusqu'à sa mort, en avril 1871⁽¹⁵⁾. Membre du conseil municipal depuis 1830, il fit toujours preuve de loyauté dans ses intentions, d'intelligence et de fermeté dans ses opinions plutôt républicaines. Il serait trop long d'énumérer ce que Metz lui doit : adduction des eaux de Gorze, fontaines sur les places, égoûts, lavoirs couverts, bains publics, élargissement de la rue Serpenoise, construction de trottoirs, embellissement de l'Esplanade, acquisition du jardin de Frescatelli, création de la manufacture de tabacs⁽¹⁶⁾.

Son tombeau, monumental et moderne, est orné d'un buste taillé dans le marbre blanc par Charles Pêtre.

Robert Henry Joseph Scoutetten est né le 24 juillet 1799 à Lille où sa famille, originaire de Flandre, avait dû se réfugier vers le milieu du

14) LASAULCE, *La Nature sur ma fenêtre* dans *Metz Littéraire en 1854*, p. 287-293.

15) QUÉPAT, o.c., p. 325.

16) Voir Michèle KUNTZ, *Metz l'impériale. Une aventure urbaine 1850-1870*, Metz, éd. Serpenoise, 1985.

XVI^e siècle par suite des guerres de religion⁽¹⁷⁾. Il épouse le 24 février 1829 Anne Marie Victoire Nicolas, née à Faulquemont le 2 juin 1804. De ce couple naîtront deux filles : Sophie Victoire née le 9 décembre 1829 et mariée en 1850 à Émile Jean Bouchotte (1819-1892) ingénieur civil et industriel, fils de Jean Émile Didier Bouchotte (1796-1878), minotier, agronome et maire de Metz entre 1830 et 1831, et Victorine, née le 20 mars 1831 et mariée en 1854 à Louis Scoutetten, médecin aide-major⁽¹⁸⁾.

Dès 1816, Henry Scoutetten est nommé chirurgien à l'hôpital d'instruction de Lille puis, en 1819 au Val-de-Grâce. Le 5 août 1822, il est promu docteur et nommé chirurgien aide-major à l'hôpital d'instruction de Metz où il enseigne l'anatomie, la physiologie et la médecine opératoire. En 1831, il est envoyé, avec Félix Maréchal, à Berlin où le choléra venait d'éclater. Toujours à l'écoute des nouveautés, il prononce en 1853, à la Société des Sciences médicales de la Moselle, un discours sur l'historique du chloroforme et de l'anesthésie générale, puis publie un livre sur l'ozone et « l'électricité » qui relate ses expériences et découvertes. Il se penche aussi sur la « nouvelle maladie » survenue en Allemagne par l'usage de la viande de porc, examine au microscope la présence des trichines dans les muscles puis donne en 1870 une histoire chronologique, topographique et étymologique du choléra depuis la Haute Antiquité jusqu'à son invasion en France en 1832.

Volontiers didactique, il donne des cours publics à Metz et attache son nom aux conférences placées sous le haut patronage de l'Académie de Metz et inaugurées en décembre 1863. Sur le plan politique, il appartient à cette génération forte sortie de l'enfance à la chute de l'Empire qui a étudié les principes libéraux, participé aux révolutions de 1830 et 1848 et conservé toute sa vie, modérée mais invariable, la fermeté de ses opinions. A sa mort, *Le Courrier de la Moselle* salue en lui « l'excellent homme à l'égal du savant et du citoyen » (28 mars 1871).

Son tombeau comporte un médaillon de bronze signé Charles Pêtre 1871.

Au cimetière de l'Est de Metz, section Sud, se trouvent aussi les portraits de François Gabriel Simon (1768-1834) et de son fils Henry Christophe Simon (1793-1850), taillés dans le marbre par le ciseau de F. Derre (1835) pour le premier et de Charles Pêtre (1855) pour le second. Le tombeau de la famille Simon est d'architecture grecque en marbre blanc, aujourd'hui complètement disloqué. D'un côté sont les emblèmes de la justice et de l'autre ceux du commerce au milieu desquels un médaillon représente le profil de F.G. Simon⁽¹⁹⁾. On lit l'épithaphe

17) ISNARD J.A., *Notice historique sur R.H.J. Scoutetten*, Nancy, 1873, 55 p.

18) BARBÉ, *o.c.*, p. 308.

19) *Annuaire Verronnais*, Metz, 1852, p. 197.

suiivante : « F.G. Simon banquier, chevalier de la légion d'honneur, ancien député de la Moselle, président de la Chambre et du Tribunal de Commerce, décédé le 27 mai 1834 à l'âge de 66 ans ». Derrière le tombeau, nous découvrons la même décoration funéraire et l'épithaphe suivante : « H.C. Simon banquier, chevalier de la Légion d'honneur, ancien président de la Chambre et du Tribunal de Commerce, décédé le 1^{er} janvier 1850 à l'âge de 57 ans ».

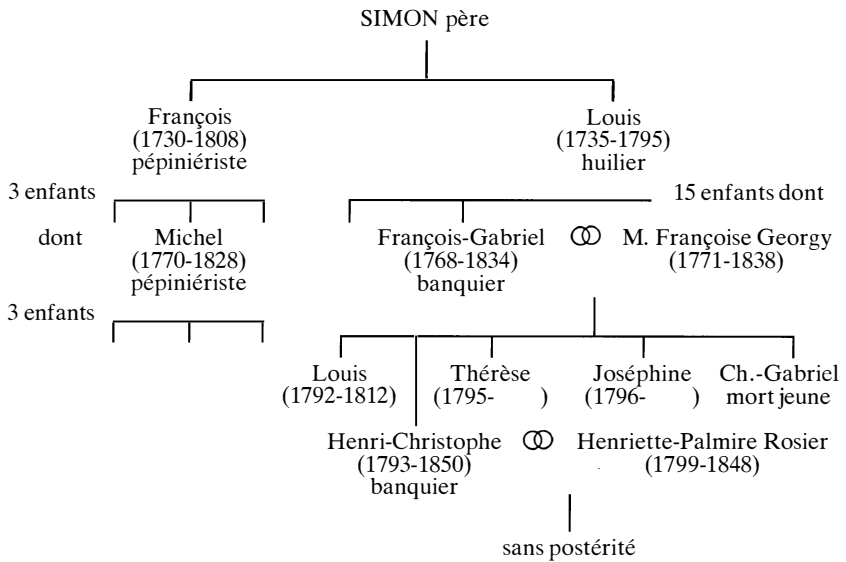
Lorsqu'on se propose de retracer les méandres de la courte vie d'un personnage et de retrouver le monde de ses relations, l'épithaphe funéraire et les registres d'état civil sont les tenants extrêmes et les témoins crédibles de la recherche. C'est le chemin suivi pour retracer l'existence de ces « Simon », nom de famille très connu dans notre région, bien qu'il ne s'agisse ici, ni de Victor Simon, co-fondateur et président de la Société d'Histoire Naturelle du département de la Moselle de 1835 à 1843, ni des grands pépiniéristes messins. Alors, qui sont-ils et quels liens de parenté ont-ils avec les premiers ?

Le père de François Gabriel Simon se nomme Louis Simon (1735-1795), époux de Barbe Marsal décédée en 1819, de qui il eut quinze enfants dont celui qui nous intéresse. Il est huilier de profession. François Gabriel (1768-1834), d'abord marchand épiciier puis agent de change en 1817, se fit banquier et fut en outre député de la Moselle (1818 à 1830) et président de la Chambre et du Tribunal de Commerce. Il épouse en 1791 Marie Françoise Georgy (1771-1838) qui lui donne cinq enfants : Louis (1792-1812) disparu à la Retraite de Russie; Henri Christophe (1798-1850), marié à Henriette Palmyre Rosier (1799-1848), sans enfant; Thérèse, née en 1795 et mariée à Jean Mathias Geisler; Joséphine, née en 1796 et mariée en 1816 à Pierre Prost (1783-1847), père de Gabriel Auguste Prost (1817-1896), illustre Messin connu comme historien et Charles Gabriel, né en 1800 et décédé très jeune⁽²⁰⁾.

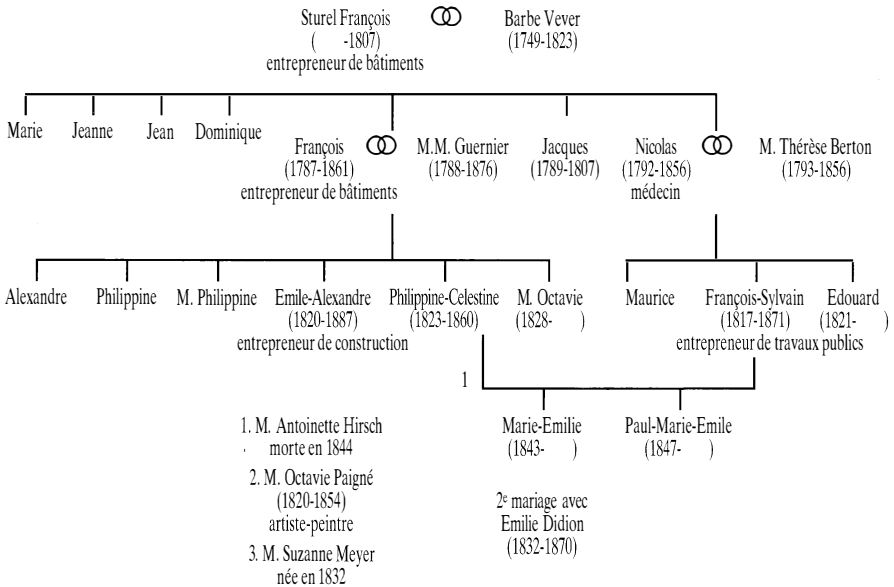
L'acte de naissance de Christophe, son second fils et de qui nous avons le portrait au cimetière de l'Est, nous apprend que sa mère appartient à une famille de tanneurs : « le 6 octobre 1793, en l'an II de la République Française (...) pour constater la naissance du citoyen est comparu en la maison commune, le citoyen Christophe Georgy tanneur et demeurant rue saunery accompagné de Etienne Georgy âgé de 52 ans aubergiste demeurant à Richemont et de François Granddidier âgé de 33 ans confiseur demeurant rue du cartot. Le premier père à Marie Georgy âgée de 22 ans femme de François Gabriel Simon âgé de 25 ans marchand épiciier rue du grand cerf. Le second frère au déclarant et le citoyen Granddidier beau-frère à Gabriel Simon (...) »⁽²¹⁾. D'après les documents généalogiques de J.J. Barbé, nous pouvons faire apparaître le lien de parenté avec les pépiniéristes :

20) BARBÉ J.J., *o.c.*, p. 312-313.

21) A.M. Metz, acte de naissance de Henry Christophe 1793 Tables décennales.



François Sylvain Sturel (1817-1871) appartient à une grande famille d'entrepreneurs de bâtiments. Mais « le patrimoine ne l'avait pas favorisé : avec son intelligence et son travail, il devient le propre artisan de sa fortune et s'en souvient pour la partager »⁽²²⁾.



22) A.D.Mos., *Courrier de la Moselle* du 25 avril 1871 et *Moniteur de la Moselle* du 28 avril 1871.

En 1835, il entre au service de la municipalité et apprend le métier d'architecte. Son premier mariage l'associe plus étroitement à un oncle dont l'entreprise prospère avec ordre et régularité. Il travaille également avec Gautiez et Jacquemin à la construction, entre autres, du Séminaire et du Sacré-Cœur à Montigny, de l'orphelinat Sainte-Constance et des bâtiments de Saint-Clément à Metz. Avec l'entreprise familiale qui occupe jusqu'à 3000 ouvriers, il se consacre aux grands travaux des chemins de fer, à la gare de Metz aussi bien qu'à la ligne Vesoul-Gray, ce qui ne l'empêche nullement de s'occuper des intérêts de la ville dont il est conseiller municipal depuis 1860. Il y manifeste un esprit libéral et partisan de toutes les améliorations et de tous les progrès⁽²³⁾.

Son monument funéraire comporte en relief les attributs du maçon (sont-ils ceux de son métier ou ceux de la Loge ?) au-dessus desquels un médaillon de bronze signé Charles Pêtre nous rappelle les traits de son visage.

Les médaillons signés Hannaux

Fils d'un colonel d'artillerie décédé à Saulny le 6 février 1835, Paul Théodore Auguste Bezanson est né à Sarrelouis le 19 janvier 1804, se marie à Julie Constantine Braun le 12 janvier 1831 et décède le 27 septembre 1882. Il aura deux filles : Jeanne (1832-1833) et Marie (1834-1875), mariée en 1859 à Pierre Emile Didion, négociant à Thionville⁽²⁴⁾. Après ses études, Paul choisit une position indépendante : il entre dans le commerce, voyage d'abord dans les provinces rhénanes puis établit à Metz, place de la Cathédrale, une maison de mercerie à laquelle il joint l'exploitation d'une fabrique de boutons. En 1860, il est élu au conseil municipal de Metz et devient juge puis président du Tribunal de Commerce de Metz. Il rédige des rapports sur le budget de la ville et ses établissements charitables mais ne donnera la pleine mesure de ses qualités d'indépendance et de libéralisme qu'à partir de l'Annexion où, en accord avec le maire Félix Maréchal, il engage tous ses collègues à rester au conseil municipal. A la mort de ce dernier, lui échoit l'honneur difficile de représenter la ville jusqu'au 2 janvier 1877, date de sa révocation par l'empereur d'Allemagne et de son remplacement par le baron de Freyberg. Candidat du parti de la protestation au Reichstag, il est élu le 10 janvier suivant et remplace Mgr Dupont des Loges. Il y défend si bien les intérêts de ses concitoyens qu'il est réélu en 1878 et 1881. Il meurt d'une attaque d'apoplexie le 17 septembre 1882. Le conseil municipal vote une somme de 25 000 F à l'effet d'élever un monument funéraire dont l'exécution est confiée à l'entrepreneur Mitanchez et le médaillon de bronze à son effigie est signé Emmanuel Hannaux.

23) QUÉPAT, *o.c.*, p. 478.

24) BARBÉ, *o.c.*, p. 32.

Étienne Pierre Morlanne est le fils de Pierre Morlanne, chirurgien-major au Régiment Royal-Pologne de cavalerie, décédé à Niort en 1787 et d'Anne Antoinette Janet décédée en 1822. Né à Metz au 8, rue de la Vignotte le 22 mai 1772, il se destinait à la prêtrise. La Révolution le conduit à rentrer chez lui où, comme son père, il étudie la médecine. Il s'inscrit à l'École de médecine et de chirurgie de l'hôpital militaire et devient aide-chirurgien au Dépôt de Mendicité. En 1802, il transforme la maison du concierge en hospice de la maternité et plus tard en École pratique d'accouchement. Dès 1804, il crée l'Association des Sœurs de la Charité Maternelle reconnue comme congrégation religieuse par Mgr Jauffret en 1823.

Primitivement au cimetière de l'Est, son tombeau fut transféré à l'Hôpital Sainte-Croix. Dans la cour, on peut voir le monument funéraire et dans un corridor, près de la chapelle, le médaillon de bronze, restauré et signé E. Hannaux. Dans la cour d'honneur, il existe également une statue du fondateur sur un socle de pierre orné de bas-reliefs en bronze signés Hannaux.

L'architecte André Muel (1816-1886) naquit à Ottange le 11 janvier 1816. Époux d'Esther Marchand (1822-1892), née à Haut-Lieu (Nord), il décède à Metz, 2, rue Sous-Saint-Arnould le 4 mars 1886, sans postérité⁽²⁵⁾. Bien que possédant une fortune considérable, il déploya jusqu'à sa mort une activité infatigable⁽²⁶⁾. Il fut aussi membre du Conseil général de la Lorraine et du Conseil municipal de Metz où il défendit les intérêts de la ville à une époque des plus difficiles. Son tombeau comporte un médaillon de bronze signé E. Hannaux 1887.

Autres médaillons

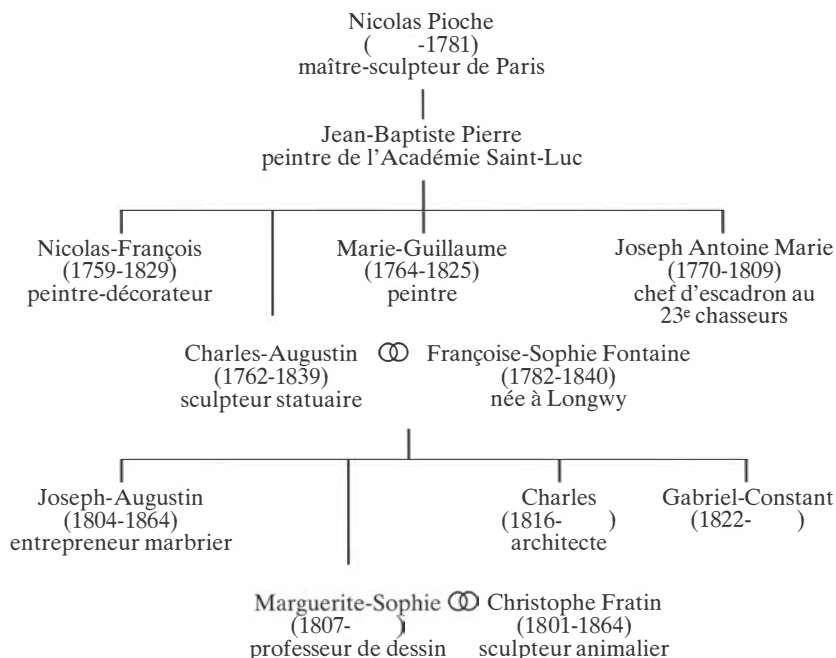
Joseph Auguste Pioche (1762-1839) - dates et prénoms du tombeau ne correspondent pas à ceux des Archives - appartient à une famille de tailleurs de pierre ou plutôt d'artistes. Qu'on en juge ! (Voir page 78).

Selon les Archives Nationales du Grand-Duché du Luxembourg, Napoléon I^{er} l'engagea à travailler à Luxembourg alors département français. Le Musée de Metz possède quelques-unes de ses œuvres : en dehors de celles disparues en 1944, *Général Servan*, buste en terre cuite 1797, *A. Pioche* par lui-même et *Mgr Francin*, buste.

Son tombeau, primitivement érigé au cimetière de Bellecroix, fut transféré au cimetière de l'Est à la demande de sa fille, épouse du sculpteur animalier Christophe Fratin. Il comporte un médaillon de bronze relativement bien conservé.

25) *Ibid.*, p. 245.

26) A.D.Mos., *Gazette de Lorraine* du 6 mars 1886.



La famille du baron Gilbert Jean-Baptiste Dufour est originaire du Bassigny, en Champagne. Le plus ancien ancêtre connu, Toussaint Dufour, naquit à Sémoutiers, aux confins de la Bourgogne, en 1637. Son petit-fils, organiste à Bar-le-Duc, se fixa ensuite à Chaumont et fut sacristain à la Collégiale Saint-Jean⁽²⁷⁾. En 1769, naquit Gilbert Dufour qui, destiné par ses parents à une carrière religieuse ou commerciale, s'oriente vers une brillante carrière militaire et devint baron d'Empire et pair de France. Il épouse, en 1797, Catherine Reine Robert, sa cousine au 3^e degré, d'une famille notable de Bar-le-Duc. De leur union sont nés trois enfants, un garçon, Gustave (1801-1887) qui fait toute sa carrière de magistrat à Metz où il épouse, en 1831, Emmeline Jacquinot, la fille du secrétaire général de la préfecture de la Moselle et qui possède à Metz-devant-les-Ponts la propriété de « La Ronde »⁽²⁸⁾. Avec lui s'éteint en 1887 la branche masculine des Dufour ainsi que le titre de baron d'Empire que son père avait reçu en 1813 à Dresde. Ce « petit baron » comme on l'appelait avait deux sœurs : Adèle (1808-1841) qui épouse en 1829 Paul Joseph Ardant, colonel du Génie à Metz et député de la Moselle, et Joséphine Lucile (1812-1832)⁽²⁹⁾. Le baron Gilbert Dufour se fixe à Metz en 1816 et y meurt en 1842. Président du Conseil général de la Moselle et maire de Metz, il appartenait à la famille politique du

27) Archives privées de la famille.

28) Détruite et remplacée par le stade actuel.

29) BARBÉ, *o.c.*, p. 102.

« juste milieu » et « lutte avec persévérance contre les tendances envahissantes du parti clérical, jetant dans nos murs le germe fécond des écoles municipales », selon *Le Courrier de la Moselle*. Son tombeau est signé Pioche.

Prêtre et professeur de philosophie et de rhétorique au collège royal de Metz, François Bernard Mongin est né le 9 mars 1757 à Toul et mort à Metz le 7 janvier 1837⁽³⁰⁾. Une souscription ouverte à Metz sous la présidence du comte de Coëtlosquet dans le but de faire élever un tombeau à sa mémoire a atteint la somme de 900 F⁽³¹⁾. L'ouvrage fut confié à l'entreprise Duval et le médaillon taillé dans le marbre blanc est d'Abel André (fig. 4).



Fig. 4. François-Bernard Mongin.

Un très beau médaillon en bronze, à l'effigie de Nicolaus Pünnel (1847-1909), Kreisschulinspector pour lequel nous ne tenons aucune information, est signé Piodi. Il s'agit de François Piodi né en 1877 à Viggju (Italie), diplômé de l'École des Beaux-Arts de Bréra à Milan, de Munich et de Zürich. Il est l'auteur de bien d'autres statues et bas-reliefs

30) BARBÉ, o.c., p. 242.

31) *Courrier de la Moselle* du 30 mars 1837.

des cimetières de la région et le fondateur de l'entreprise *Marbrerie Piodi* que nous connaissons aujourd'hui à Metz, avenue de Strasbourg.

L'épithaphe très éloquente du tombeau d'Antoine Édouard Thouvenel tient lieu de biographie :

Antoine Édouard THOUVENEL né à Verdun (Meuse) 11-11-1818 chargé d'affaires et ministre de France à Athènes 1846-1850, ministre de France à Munich 1850-1852, directeur des affaires politiques au département des Affaires Étrangères, ministre des Affaires Étrangères 1860-1863, président du Conseil Général du département de la Meuse 1860-1866, président d'administration de la Compagnie des chemins de fer 1863-1866.

Grand Croix de l'ordre impérial de la Légion d'Honneur avec brevet spécial à l'occasion de l'annexion de la Savoie et du Comté de Nice, Grand Croix des ordres royaux de l'Aigle noir de Prusse, des séraphins de Suède, des Saints Maurice et Lazare d'Italie, de la Couronne de Saint-Michel de Bavière, du Sauveur de la Grèce, de Léopold de Belgique, des Guelfes de Hanovre, du Lion néerlandais de Hollande, de Charles III d'Espagne, de l'ordre constantinien des deux Siciles, de l'ordre pontifical de Grégoire le Grand, Collier de l'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérusalem, Grand Croix des Ordres impériaux de Saint Alexandre Newski de Russie, de la Guadeloupe, du Mexique, du Christ du Brésil, de la Couronne de fer d'Autriche, du Medjidié de Turquie..., Grand Croix de l'Ordre de la République et citoyen de Saint-Marin, Grand Croix de l'Ordre Beylical du Nichan İftikhar de Tunis, etc.

décédé au Palais du Luxembourg à Paris le 18-10-1866.

Nous ignorons le nom des sculpteurs de son portrait (fig. 5). A ses côtés gît son épouse, Marie Françoise Saget, née à Metz le 25 juin 1827 et morte à Paris au Palais du Luxembourg le 2 août 1866.

Portraits de femmes

Outre Hortense Pêtre, déjà citée, nous avons découvert Katharina Antonowitsch (1881-1912), née Schorn et originaire de la région de Sierck. Certes, nous débordons les limites chronologiques de notre étude, mais le fait que ce soit une femme, que son tombeau se signale par sa facture (de style Art Nouveau) et son matériau (granit noir de Suède rehaussé d'une sculpture en marbre blanc : une *Douleur* souvent croquée par les élèves des Beaux-Arts) et le hasard d'une rencontre font que nous ne résistons pas à l'envie d'évoquer un couple de Messins d'adoption.

Ce tombeau et son médaillon, taillé dans le marbre (fig. 6), expriment l'amour et la douleur d'un homme qui perd sa femme d'une trentaine



Fig. 5. Antoine-Édouard Thouvenel.



Fig. 6. Katharina Antonowitsch.

d'années. Cet homme, Duschan Antonowitsch, né en Serbie le 5 mai 1869 dans la religion orthodoxe, a quitté son pays vers la fin du siècle pour vivre à Trèves puis à Metz. Naturalisé alsacien-lorrain, il tenait une fabrique de confiserie à Metz-devant-les-Ponts à l'adresse *Nougat und Zuckerwaren Fabrik*, Woippyerstrasse 161 F, telephone N° 1532 et une confiserie, rue Serpenoise⁽³²⁾. Prématurément veuf, il élève ses trois enfants dans la religion catholique de leur mère et envoie ses deux filles étudier en Suisse chez les Dominicaines. Un soir qu'il rentre chez lui, il est surpris par des voleurs qui l'assassinent : c'était le 11 octobre 1919⁽³³⁾.

Nous n'avons aucune information sur Françoise Charpentier (1845-1892).

Portraits sur vitraux

Né à Ogéviller (Meurthe) le 17 mars 1837 et mort à Ems le 30 juillet 1908 - est-il en cure thermale ? -, Émile Joseph Moitrier fut inhumé à Metz au cimetière de l'Est. De Pauline Valérie Juliette Henry, née à Montigny-lès-Metz et décédée à Strasbourg le 2 février 1866 à l'âge de 23 ans, il eut une fille, Marguerite Hortense, née le 8 novembre 1865 qui épousa Louis Georges Gustave Moineau. Il se remarie le 6 août 1866 avec Lucie Léger, née à Vic (Meurthe) le 18 septembre 1833 et morte en mars 1924, qui lui donne deux enfants : Pauline Louise, née le 14 mars 1869, qui épouse Michel Albert Charpantier, industriel, et meurt à Metz le 4 juillet 1957, et Joseph Edmond, né le 9 novembre 1870 et industriel comme son père. Les archives municipales de Metz ne nous révèlent pas grand-chose de la vie de cet homme et de sa famille. Par l'acte de naissance de sa seconde fille, en 1869, nous savons qu'il est restaurateur, qu'il demeure en Chaplerue et qu'il garde des relations avec sa première alliance puisqu'à la déclaration de cette naissance, Jules Henry, âgé de 31 ans, l'accompagne comme témoin⁽³⁴⁾. Plus tard, il créa une fabrique de conserves pour résorber un peu le chômage dû au phylloxéra qui dévasta les vignes des Côtes de Moselle. Quant aux témoignages lapidaires, ils sont éloquents et peuvent guider des recherches ultérieures.

Le tombeau de la famille Moitrier est une imposante chapelle néogothique de pierre blanche renfermant des vitraux sur lesquels apparaît le portrait d'Émile Moitrier, signés Joseph Janin (1851-1910), peintre-verrier à Nancy, anciennement « Benoît et Janin », atelier créé au XIX^e siècle qui se consacra essentiellement à l'art religieux⁽³⁵⁾ (fig. 7). La longue épitaphe est une page d'histoire de la ville de Metz : « Émile Moitrier, industriel à Metz, membre du Conseil municipal, du Conseil Général de la Lorraine et du *Landesausschuss* d'Alsace-Lorraine, président de la

32) Étiquette d'un colis expédié à Trèves en 1913, retrouvée dans les archives familiales.

33) Témoignage oral de sa fille, Madame Gobert, de Metz, et de sa petite-fille.

34) A.M. Metz, Tables décennales des naissances 1869 N° 275 et BARBÉ, o.c., p. 241.

35) *Le vitrail en Lorraine du XII^e au XX^e siècle*, Metz, éd. Serpenoise, 1983, 439 p. P. 108.



Fig. 7. Émile Moitrier. Vitrail J. Janin.

Société de prévoyance ». Son gendre Albert Charpantier, décédé en 1931 à 66 ans, suivit un itinéraire tout aussi engagé : « Industriel à Metz, membre du Conseil municipal, administrateur de la Banque de France et de la Caisse d'Épargne, membre de la Chambre de Commerce, juge au Tribunal de Commerce, conseiller du Commerce Extérieur ».

Quant à la chapelle, elle est signée Jacquemin, grande famille d'architectes et d'entrepreneurs : Claude Jacquemin (1818-1890) a une nombreuse famille, quatre fils architectes : Rémy (1844-1906), Charles né en 1849, Émile (1850-1909) et Nicolas-Édouard, né en 1853. Un cénotaphe est élevé en leur mémoire au cimetière de l'Est de Metz. On doit à cette famille la construction d'églises de style néo-gothique dans toute la Lorraine. Notons-en quelques-unes : Saint-Epvre de Nancy, chapelle de Preisch (alors Grand-Duché de Luxembourg), couvents de Peltre et de Saint-Jean-de-Bassel, pensionnat des Frères de Longuyon, château Labrictr près de Longwy et des dizaines d'églises : Augny, Basse-Kontz, Coume, Flastroff, Grostenquin, Hagondange, Longwy-Haut, Manom, Sancy, La Maxe... et après l'Annexion, le temple de Belle-Isle, les églises de Peltre, Esch-sur-Alzette, Petite-Rosselle, Florange, Foville, Lixing, Malling, Hellering, Inglange, Jœuf, Thumeréville, Mexy, Saulnes, Rabas, Baerenthal, Hayange, Moyeuve-Grande, Beaumarais, Grosbliederstroff... et enfin des chapelles funéraires, dont celle que nous citons, et bien d'autres au cimetière de l'Est ainsi que celles des famille Adt à Forbach, Vanderpol à Thionville, Villeroy à Vaudrevange.

Portraits détruits

Charles François Romarie de Bouteiller (1786-1850) est né à Nancy et mort à Paris. Colonel d'artillerie à Metz, il épouse en 1825, Jeanne Françoise Émilie Jacob (1791-1859), veuve d'Augustin Jacques de Filley. De ce mariage, sont nés deux enfants : Louise Émile, morte à l'âge de six ans et *Charles Joseph Ernest* (1826-1883), officier d'artillerie, député de la Moselle, adjoint au maire de Metz, archéologue et historien, marié en 1854 à Joséphine Clémence Marguerite Piquemal (1837-1918). Membre du Conseil municipal depuis 1860, il est envoyé à Versailles, avec Bezanson, pour demander au Gouvernement français l'autorisation d'administrer jusqu'à l'expiration du délai d'option, la ville devenue allemande. Ayant obtenu une réponse favorable, il provoque de nouvelles élections municipales et se voit nommé premier adjoint. Il partage dès lors, avec son ami Bezanson, un labeur accablant jusqu'à son expulsion, fin septembre 1872. En 1873, Charles de Bouteiller fonde à Paris la Société de prévoyance et de secours mutuels des Alsaciens-Lorrains, se consacre à l'étude de l'histoire locale et publie son *Dictionnaire topographique du département de la Moselle*. Co-fondateur de la Société d'Archéologie et d'Histoire de la Moselle et de la Société des Amis des Arts, il donnait, dès 1868, des conférences à l'Hôtel de Ville de Metz. Le *Dictionnaire...* de Quépat, détaille ses publications.

La chapelle funéraire de la famille construite au cimetière de l'Est de Metz et contenant un vitrail à son effigie a totalement disparu. Dommage ! Quant au tombeau de Mitanchez, seul le médaillon est détruit.

*
* *
*

Cette courte visite du « Musée en plein air » de la ville de Metz, nous a permis de feuilleter une page d'histoire de notre ville⁽³⁶⁾. Nous sommes agréablement surpris de constater qu'en 1989 de nombreux tombeaux ont été restaurés. En revanche, les médaillons de Victor Desvignes et de Paul Bezanson présentent des points de rouille. Il serait d'autant plus important de réparer ce dernier que le plâtre original, déposé au Musée de Metz, a disparu durant la dernière guerre. Cependant, dès le premier rayon de soleil, ne craignons pas de visiter notre nécropole où nous pourrions, au-delà de l'Histoire, sérénité et courage.

Rosette CHONÉ

36) Nous remercions l'administration municipale de nous avoir autorisée à photographier les monuments du cimetière de l'Est pour notre mémoire de maîtrise : *Le cimetière de l'Est à Metz (1832-1870) : étude historique et artistique*, Université de Metz, 1987, 2 vol., 125 et 221 p., ill. (en dépôt à la Médiathèque, aux archives de Metz et de la Moselle). Tout document est à la disposition des propriétaires de concessions.